

**FIGURES DU VOYAGEUR AU MOYEN AGE :  
PÈLERINS, MISSIONNAIRES, ÉTUDIANTS**

Le voyage est aujourd'hui accessible à tous, ou presque. Mieux, il est socialement valorisé comme une forme d'apprentissage au contact de cultures différentes. Voyager n'a jamais été aussi simple au point de nous faire oublier parfois les dangers que suscite inévitablement le fait de quitter son environnement familial. Cette valorisation du voyage n'est pas neuve : le « tourisme » est une invention des aristocrates anglais du XIX<sup>e</sup> siècle ; avant eux, au XVII<sup>e</sup> s. déjà, les jeunes artistes partaient parfaire leur formation en accomplissant le « voyage d'Italie », pour se confronter directement aux œuvres de l'Antiquité et de la Renaissance. À l'inverse, le Moyen Age apparaît comme une époque hostile au voyage. Certains historiens considèrent que l'un des faits marquant la décomposition finale de la société romaine (et par conséquent le début du Moyen Age) fut précisément le ralentissement puis l'abandon des relations à longue distance entre les provinces de l'empire, quand les fameuses voies romaines tombèrent en désuétude. Au Moyen Age, voyager, c'est s'arracher à son environnement familial, se mettre en danger dans la mesure où l'on s'expose à la solitude, ce que tout le monde redoute par dessus tout, sauf les fous et les saints. Dans l'empire byzantin (Balkans, Asie mineure), on vouait une admiration inquiète pour les moines errants (gyrovagues) qui se déplaçaient de ville en ville ; les monastères disposaient tous d'un *xenodocheion* pour accueillir les voyageurs en un geste de charité. Dans des sociétés où l'on ne voyageait guère plus loin que les villages voisins, une profonde méfiance entourait ceux qui passaient leur vie à voyager : gens « sans feu ni lieu » ou encore « sans aveu » – méfiance qui entoure encore aujourd'hui ceux que nous appelons par périphrase les « gens du voyage » (nous reviendrons sur l'histoire des Tsiganes).

On aurait tort cependant de s'en tenir à ce sombre tableau d'une époque frileuse où les sociétés vivaient repliées sur elles-mêmes. D'abord, parce qu'il y a d'autres sociétés au Moyen Age qui, à l'inverse de la société occidentale, valorisaient fortement le voyage : c'est le cas de la société islamique (Houari Touati, *Islam et voyage au Moyen Age*, Seuil, 2000). Ensuite, parce que même en Occident, le Moyen Age est une époque où l'on apprend à voyager, où l'on prend de plus en plus la décision de partir au risque de ne jamais revenir si le voyage a une raison supérieure, comme le pèlerinage. Enfin, parce qu'à la fin du Moyen Age, si les Européens ont le sentiment de découvrir le monde, c'est bien parce qu'ils ont osé se lancer

sur des chemins que d'autres avaient parcouru avant eux et même osé en ouvrir de nouveaux, à travers les océans. Nous laisserons de côté les marchands pour étudier d'autres formes de voyage que celui suscité par les intérêts du commerce à longue distance. Au Moyen Age, on ne voyageait pas seulement pour gagner de l'argent. Mais gardons à l'esprit que tous les voyageurs étaient tous un peu marchands, ne serait-ce que pour financer leur voyage en vendant les produits de leur patrie d'origine.

### **1. Pèlerins et pèlerinages au Moyen Age**

Le mot français *pèlerin* vient du latin *peregrinus*, qui désigne l'étranger. C'est dire si faire un pèlerinage consiste bien à prendre le risque de s'éloigner de chez soi pour mieux rendre hommage à sa ou ses divinités. Le principe du pèlerinage, le fait de se rendre à un lieu saint à un moment précis du calendrier afin d'honorer par sa présence une divinité, un saint personnage, en mémoire de ce qui a été accompli par lui en ce lieu où l'on se rend à son tour, est partagé par toutes les grandes religions du monde, qu'il s'agisse de religions polythéistes comme l'hindouisme (Varanasi/Bénarès sur les bords du Gange), de religions de sagesse comme le bouddhisme (non seulement en Inde sur les pas du Bouddha mais également en Chine : sanctuaire de Longmen, et au Japon), de religions révélées comme le judaïsme, le christianisme, l'islam. Le pèlerinage est sans doute ce qu'il y a de mieux partagé, de plus comparable d'une religion à l'autre. Aussi n'est-il pas rare qu'un même lieu soit considéré comme saint par deux religions successives : ainsi, en Gaule, bon nombre de sanctuaires païens (grottes, sources, arbres) sont-ils devenus au Moyen Age des lieux de pèlerinage chrétien (miracle de la Vierge ou d'un saint permettant de christianiser le lieu afin d'accompagner la conversion des populations sans interrompre leurs pratiques cultuelles) ; ainsi le pèlerinage musulman à La Mecque et dans ses environs (la plaine d'Arafat) reprend-il en grande partie les lieux et les rites d'un ancien culte solaire antérieur à la révélation de l'islam aux Arabes. Au Moyen Age, certains sanctuaires sont également visités, de manière concurrente, par les fidèles de différentes religions : c'est le cas du tombeau des Patriarches à Hébron (Khalil).

Les pèlerinages contribuent à sacraliser l'espace dans lequel s'inscrivent les croyants. Dans la Chrétienté médiévale, chaque village avait ses lieux de pèlerinage proches et d'autres plus lointains et s'inscrivait ainsi dans une géographie sacrée. En fonction de la sainteté du lieu et des épreuves du voyage, chaque pèlerinage apportait aux pèlerins une « rémission » de ses péchés, partielle ou totale, validée par les autorités religieuses du sanctuaire, en échange d'une offrande. On accomplissait certains pèlerinages en fonction de la spécialisation des sanctuaires (de la

spécialisation des saints et de leurs miracles) : pour le pardon de telle faute, la guérison de telle maladie ou pour remercier le saint de l'accomplissement d'un vœu (dont témoignent les *ex voto*). Trois grands pèlerinages polarisaient cependant la Chrétienté latine toute entière : Rome, sur les tombes des saints Pierre et Paul ; Compostelle, sur les traces de l'apôtre Jacques, qui aurait été l'évangéliste de l'Espagne, dont le tombeau est « inventé » en Galice au IX<sup>e</sup> siècle, ce qui suscite le développement d'un pèlerinage dans un contexte de lutte contre l'islam (le sanctuaire fut d'ailleurs pillé par les Arabes en 997) ; Jérusalem, enfin, sur le tombeau du Christ, où les Latins retrouvaient leurs coreligionnaires du monde entier.

Le pèlerinage à Jérusalem s'est développé dès l'Antiquité tardive, à partir de « l'invention » de la Vraie Croix et du tombeau du Christ par l'impératrice Hélène en 324. C'est en effet principalement pour se rendre sur le tombeau du Christ que les pèlerins se rendaient à Jérusalem (basilique du Saint-Sépulcre). Mais d'autres lieux associés à la vie de Jésus (Bethléem, Nazareth, mais aussi à Jérusalem même les lieux de plusieurs de ses miracles comme la piscine de Siloé ou le tombeau de Lazare) furent également « inventés » et mis en valeur par la construction d'églises à l'époque byzantine. Le pèlerinage à Jérusalem ne fut pas interrompu par sa conquête par les Arabes en 636 : les relations de pèlerins latins, comme l'évêque gaulois Arculfe vers 670, apportent d'ailleurs les témoignages les plus anciens sur les débuts de la Jérusalem islamique. En revanche, l'avancée des Turcs Saljoukides au XI<sup>e</sup> siècle et l'insécurité qu'ils font régner sur les routes en Orient suscitent l'organisation des premiers pèlerinages armés. La première croisade, qui aboutit à la conquête de la ville par les Latins en 1099, n'est pas autre chose qu'un pèlerinage armé destiné à « libérer le tombeau du Christ » (thème absent pendant les quatre premiers siècles de la domination islamique...) La reconquête de Jérusalem par les armées de Saladin en 1187 n'interrompt pas longtemps le pèlerinage, qui reprit sous la protection officielle (et rémunératrice) des autorités islamiques. À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, les progrès de la navigation et le développement des flottes italiennes (Venise, Gênes) rend le pèlerinage à Jérusalem moins cher et moins périlleux. Les pèlerins se font particulièrement nombreux aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, accomplissant le grand tour, de la Terre sainte à l'Égypte. Il nous en est resté de nombreux témoignages. [lecture dossier : Louis de Rochechouart, 1461].

Jérusalem au Moyen Âge est un lieu de pèlerinage pour les chrétiens, comme pour les juifs et les musulmans. Pour les musulmans, Jérusalem est associée

au « Voyage nocturne » du Prophète, « de la Mosquée sacrée à la Mosquée très éloignée ». Mais Jérusalem n'est que la troisième ville sainte de l'islam, après Médine et La Mecque. Médine abrite le tombeau du Prophète, auprès duquel les musulmans venaient volontiers en pèlerinage ; mais il s'agit d'une dévotion secondaire (une simple visite pieuse : *ziyara*) dont la ressemblance avec le culte des saints chrétiens a soulevé la réticence de certains juristes. De fait, le seul pèlerinage (*hajj*) de la religion musulmane est le pèlerinage à La Mecque, l'une des cinq obligations personnelles du croyant (avec la *shahada*, l'aumône légale, la prière quotidienne et le jeûne du mois de ramadan). Avec l'essor de la religion musulmane et sa diffusion très loin de l'Arabie, il devenait plus difficile d'accomplir le pèlerinage à La Mecque : les juristes considérèrent que seuls ceux qui en avaient les moyens, physiques et matériels, se devaient de l'accomplir. On autorisa également le pèlerinage par procuration (avec délivrance d'un certificat de pèlerinage – comparable au pèlerinage vicairie du christianisme latin).

Le pèlerinage à La Mecque obéit à un calendrier très précis : du 8<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> jour du mois du pèlerinage (*dhu l-hijja*). Au Moyen Age, la nécessité d'arriver à La Mecque en temps et en heure après avoir parcouru des distances colossales, la difficulté et les dangers du voyage (tout particulièrement la menace des Bédouins dans le désert d'Arabie) supposait une organisation très rigoureuse. Les pèlerins se réunissaient en caravane, en fonction de leur patrie d'origine : les caravanes d'Afrique se regroupant au Caire ; celles d'Asie, à Bagdad ou à Damas, avant d'entamer la traversée du désert (une trentaine de jours sur ces trois voies principales). Les étapes de la route du pèlerinage (*darb al-hajj*) étaient aménagées, avec des caravansérails, des points d'eau et des marchés pour ravitailler les pèlerins. Les deux villes saintes devaient également être ravitaillées en grains pour nourrir les dizaines de milliers de pèlerins qui y affluaient pendant environ deux semaines. La Mecque devenait alors pour quelques jours la ville la plus cosmopolite au monde, et le plus grand marché temporaire (foire) du monde pré-moderne. Elle devenait aussi un lieu de rencontre pour les savants, de diffusion pour les idées nouvelles que les pèlerins ramenaient, avec d'autres souvenirs plus concrets, dans leur patrie d'origine.

À la fin du Moyen Age, le pèlerinage à La Mecque, son organisation, la sécurisation de ses routes et la protection des pèlerins, est devenu un enjeu de politique internationale entre les différentes puissances rivales de l'islam. Saladin fut le premier, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, à porter le titre de « serviteur des deux saints sanctuaires ». Par la suite, ce furent toujours les souverains de l'Égypte (Mamelouks puis Ottomans) qui eurent ce

privilège, symbolisé par l'arrivée à La Mecque, quelques jours avant le pèlerinage, du *mahmal* (palanquin) et de la *kiswa*, la tenture destinée à orner la Ka'ba.

Les pèlerins sont une figure de voyageur familière au Moyen Age. Mais tous se déplaçaient dans le monde qui était le leur, au moins symboliquement : la chrétienté ou le Dar al-Islam. D'autres hommes, en revanche, cherchèrent délibérément à voyager au-delà de leur monde pour y propager leur foi : ce sont les missionnaires.

## **2. Missions et missionnaires au Moyen Age**

Dans l'histoire du christianisme médiéval, un ordre religieux a joué un rôle fondamental dans l'expansion missionnaire : les Franciscains. Ce qui n'était d'abord qu'une fraternité fondé par François d'Assise (1182-1226), une confrérie d'hommes désireux de vivre dans la pauvreté et l'imitation du Christ, a donné naissance à l'ordre religieux le plus dynamique de la fin du Moyen Âge. À la différence des moines, retirés du monde dans leur monastère, les frères mineurs sont engagés dans le siècle, à la fois dans l'assistance aux pauvres et dans la prédication de la foi auprès des populations urbaines. Mais François d'Assise lui-même avait montré une troisième voie, en se rendant en 1219 en Orient, lors de la 5<sup>ème</sup> croisade : pendant le siège de Damiette par le sultan ayyoubide al-Kâmil, François demande à être reçu par le sultan et tente de le convertir. Cette rencontre a beau être sans lendemain, elle a donné naissance à une véritable légende sur la conversion des Sarrasins et a fixé un nouveau modèle de mission en terre païenne. [John Tolan, *Le saint chez le sultan. La rencontre de François d'Assise et de l'Islam*, Seuil, 2007]

En 1220, des frères franciscains partent pour le sultanat mérinide, dans l'actuel Maroc : en raison de leur prédication et de leur prosélytisme, ils sont arrêtés et exécutés – martyrisés, disent les franciscains, ce martyre qu'ils étaient venus chercher en terre païenne. Dès les années 1230, les Franciscains sont devenus un ordre religieux, au service de la politique pontificale. Le pape Grégoire IX en 1233, puis Innocent IV en 1245, envoient des missionnaires franciscains dans la plupart des capitales islamiques, mais aussi, au de-là du Dar al-Islam, dans le nouvel empire mongol. Dans l'empire des Il-Khans, des missions sont créées à Erzurum, Tabriz, Sultanieh – siège d'un archi-diocèse des missions d'Orient au xiv<sup>e</sup> siècle. Mais les Franciscains vont plus loin encore vers l'Orient : en 1290, Jean de Montecorvino prêche en Inde ; quatre ans plus tard, il atteint Khanbaliq (Pékin) où il fonde une communauté chrétienne ; en 1305,

on reçoit enfin de ses nouvelles à Rome et le pape envoie en 1307 sept frères pour le consacrer archevêque de Khanbaliq, le plus grand diocèse de l'histoire de l'Église puisqu'il s'étend de la Chine au Caucase, soit l'ensemble des terres sous domination mongole. Tout au long du XIV<sup>e</sup> siècle, des contacts se maintiennent avec les missions franciscaines de Chine ; l'avènement des Ming en 1368 leur est cependant fatal.

Au total, les missions franciscaines des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles n'ont pas fait progresser le christianisme de manière décisive en Orient. Mais les missionnaires ont contribué à rendre plus familiers aux Européens les itinéraires de l'Asie, au même titre que les marchands ; Jean de Montecorvino est à Pékin dix ans après Marco Polo. L'élan missionnaire a été l'un des relais de la mondialisation du monde au Moyen Âge. L'expansion occidentale qui débouche sur les explorations océaniques des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles est indissociable de l'ambition d'universalité du christianisme. Les Franciscains joueront d'ailleurs un rôle majeur dans l'évangélisation des Amériques mais aussi des Philippines au XVI<sup>e</sup> siècle.

Dans l'histoire de l'expansion du christianisme, les missionnaires ont donc emprunté les mêmes itinéraires que les marchands. L'histoire de la seconde expansion de l'islam, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, à la fois en Afrique subsaharienne et en Asie du sud-est, présente un modèle un peu différent. Sur les pistes trans-sahariennes comme dans les ports de l'archipel indonésien, ce sont les marchands eux-mêmes qui ont accompagné la diffusion de la religion musulmane, en véhiculant jusque dans les régions les plus reculées de la planète le prestige à la fois spirituel et matériel de l'islam. Le plus grand pays musulman aujourd'hui, l'Indonésie avec 241 millions d'habitants dont 212 millions de musulmans, est l'héritier des sultanats marchands nés au XV<sup>e</sup> siècle comme le sultanat de Malacca, dont les souverains se sont convertis à l'islam sous l'influence directe de marchands arabes et surtout iraniens. Autant la première expansion de l'islam est le résultat de l'expansion militaire et territoriale d'un empire, autant la seconde expansion a été davantage portée par les marchands que par les hommes d'armes...

### **3. Les étudiants et « la pérégrination à fin d'études »**

Quelle qu'ait été l'importance des pèlerinages et des missions religieuses dans le monde médiéval, c'est dans un troisième type de voyage que l'on peut retrouver l'origine du voyage moderne : la « pérégrination à fin d'études ».

C'est dans le monde de l'Islam que s'est d'abord développée cette forme de voyage par laquelle un étudiant poursuivait sa formation en allant suivre de ville en ville l'enseignement de maîtres différents (*fi talab al-'ilm*). En arabe médiéval, le mot *tâlib* désigne tout à la fois celui qui cherche quelque chose, qui poursuit l'objet de son désir, mais aussi l'étudiant à la recherche du savoir ; *tulba* est un voyage lointain. Étudier, c'est donc voyager à la recherche de maîtres réputés. Dans leurs autobiographies intellectuelles, les savants de l'Islam mentionnent la liste des maîtres dont ils ont suivi l'enseignement et dont ils ont reçu la licence (*ijâza*) d'enseigner à leur tour la matière de tel ou tel livre. Si le voyage est devenu en Islam une pratique savante, l'unique voie à suivre pour se former, c'est en raison de la structure même du savoir intellectuel. Le savoir, en effet, même s'il est consigné dans un livre, repose essentiellement sur la parole reçue du maître, sur l'échange oral. Il ne suffit pas donc pas de lire un livre, il faut écouter l'enseignement de celui qui l'a écrit ou, s'il est mort, l'enseignement de ceux qui ont reçu licence d'enseigner le contenu de ce livre. Les étudiants désireux de recevoir la meilleure formation parcourent donc le Dar al-islam, de ville en ville, de maître en maître. Quelques villes en particulier jouèrent le rôle de capitale intellectuelle, accueillant des étudiants venus du monde islamique dans son entier : ainsi Le Caire du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, la ville comptant plus d'une centaine de *madrassa*, à la fois facultés pour l'enseignement des sciences (le droit, principalement) et collèges pour l'hébergement des étudiants – grâce aux pieuses donations des grands édiles. La *madrassa* du sultan Hasan, achevée en 1362, pensionnait ainsi 400 étudiants. De cette pratique savante de la pérégrination à fin d'études est né un genre littéraire, la *rihla*, récit des voyages accomplis pour parfaire sa formation intellectuelle. Au terme de ce périple, on pouvait enfin rentrer dans sa patrie pour enseigner à son tour.

Cette pratique du voyage d'étude apparaît également en Occident, avec l'émergence au XIII<sup>e</sup> siècle des premières universités (Bologne, Paris, Oxford, Cambridge, Salamanque, Montpellier en 1289). Une université était une communauté (*universitas*) d'étudiants et d'enseignants placée sous la protection de la papauté : par définition, une institution qui accueillait ses membres sans aucune considération d'origine géographique. L'essor des universités, l'usage généralisé du latin comme langue savante, la grande uniformité des programmes et des systèmes d'examen à l'échelle de la chrétienté (l'équivalence théorique des diplômes) ont favorisé la *peregrinatio academica*. Dans les universités les plus attractives (comme celle de Paris), les étudiants s'organisaient en « nations » (Anglais,

Flamands) afin d'appuyer leurs compatriotes – car les rivalités et les rixes étaient fréquentes...

#### **4. Le plus grand voyageur du monde : Ibn Battuta (1304-1369)**

Aucune institution mondiale ne pouvait décerner un tel titre au Moyen Âge. Pourtant, c'est bien la réputation acquise de son vivant par Ibn Battuta. Né à Tanger en 1304 dans une famille d'oulémas, il quitte le Maroc en 1325 pour accomplir le pèlerinage à La Mecque. Comme de nombreux pèlerins, Ibn Battuta est aussi un négociant, que ses affaires vont entraîner loin de chez lui. Le voyage qu'il commence alors durera jusqu'en 1349, conduisant ses pas à travers le monde de l'Islam, dans ses provinces centrales (Égypte, Syrie, Irak, Iran) comme sur ses nouvelles frontières, là où l'islam progresse fortement au XIV<sup>e</sup> siècle (l'Inde, où il se fixe pendant huit ans ; l'Afrique sub-saharienne et l'Afrique de l'est). Mais à la différence de ses prédécesseurs, Ibn Battuta n'hésite pas à s'enfoncer hors du Dar al-Islam : à Constantinople, dans le sud de la Russie, en Asie du sud-est et peut-être même en Chine (même si cette partie de son voyage est sujette à caution). À son retour au Maroc, le sultan de Fès lui commanda un récit de ses voyages ou *rihla*, le *Présent à ceux qui aiment à réfléchir sur les curiosités des villes et les merveilles des voyages*. Il fallait que sa bibliothèque s'enrichisse du récit du plus « grand voyageur de la communauté ».